L'ABEILLE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, TOUS LES JOURS, PAR
JEROME BAYON.
IMPRIMEUR DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE.
"Il faut que l'UNION soit conservée."
LUNDI MATIN, 24 NOVEMBRE 1834.

INTERIEUR.

Nouvelle-Orléans, 24 Novembre.

HONNEUR A NEW-YORK! DEMOCRATES A VOTRE POSTE!

Les Démocrates de la Nouvelle-Orléans sont respectueusement invités à se réunir ce soir, à 7 heures, dans la salle de bal de M. Davis, pour aviser aux moyens de consacrer dignement le TRIOMPHE DE LA DEMOCRATIE dans le New-York.

Deux saluts, l'un de cent coups de canon, et l'autre de quarante-deux, seront tirés dans le cours de la journée, en l'honneur du GLORIEUX TRIOMPHE DES PRINCIPES REPUBLICAINS DANS LE NEW-YORK.

Le soir, 26 coups de canon en l'honneur de l'Union.

TRIOMPHE DU PARTI DEMOCRATE!!!

La malle de samedi nous a apporté des journaux de New-York jusqu'au 8 du courant; les résultats connus des élections de la ville de New-York sont en faveur du parti jacksoniste; ce parti a emporté dans la ville une majorité de DEUX MILLE TROIS CENT VINGT SEPT VOIX, et les journaux de l'opposition eux mêmes estiment que la majorité de tout l'état en faveur de Jackson sera de VINGT-NEUF MILLE VOIX!

La revue d'hier nous ayant privés de quelques uns de nos ouvriers qui appartiennent à la Légion, nous sommes obligés de renvoyer à notre prochain numéro les détails de la cérémonie qui a eu lieu à la réception du masque de NAPOLEON présenté par la Dr. Antommarchi, au Conseil de Ville.

Les débats qui ont eu lieu dans la dernière séance du Conseil sont si étendus, que nous en renvoyons la publication à demain.

Ventes de Coton hier.

4000 balles	coton,	à	15 1-8 cents.
413	do	do	14 1-2
66	do	do	14 1-2
500	do	do	15 1-8
223	do	do	14 3-4
64	do	do	13 1-4

Nous recommandons instamment à nos lecteurs le discours que le juge Watts a prononcé à un meeting qui a eu lieu à l'occasion du projet d'établissement d'un chemin à coulisses de la Nouvelle Orléans à Nashville. Ce projet est de la plus haute importance pour la prospérité de notre commerce, et nous ne pouvons douter de sa réalisation, si nous considérons que c'est l'unique moyen de nous sauver de la ruine dont nous sommes menacés. Il y a environ deux mois, nous avons poussé un cri de détresse en voyant l'est faire des efforts inouis pour faciliter à l'ouest tous les moyens de lui envoyer ses produits; nous avons été assez heureux pour être entendus, et l'établissement d'un chemin à coulisses de la Nouvelle-Orléans à Nashville va mettre fin à nos craintes. Il serait superflu de nous étendre sur les avantages que présente cette immense entreprise; le discours que l'on va lire nous paraît avoir donné à cette matière un développement dont elle était susceptible. Rendons honneur aux hommes qui ont conçu un projet si utile, la Louisiane lui sera redevable de son salut.

Nous n'attachons pas une grande importance à l'article que nous publions sur les Etats-Unis et le Brésil, comme devant avoir des conséquences immédiates; mais nous prendrons de là l'occasion de faire remarquer la tendance qu'ont aujourd'hui les peuples à s'unir entre eux le plus étroitement possible. Quand ils commenceront à reconnaître bien évidemment que leur intérêt ne consiste pas à se gêner réciproquement, en se traitant comme ennemis, mais qu'au contraire plus les communications de peuple à peuple seront rendues faciles, plus le commerce deviendra florissant et par conséquent plus l'aisance se répandra dans toutes les classes de la société, alors on verra disparaître toutes ces barrières, tous ces impôts frappés sur les marchandises étrangères, toutes ces haines de nation à nation entretenues si long-tems par des despotes qui n'avaient en vue que de satisfaire leur ambition, et qui cherchaient tous les moyens de retenir les peuples dans l'esclavage. En envisageant ce projet de traité sous ce point de vue, il doit faire plaisir aux hommes qui ont le désir de voir un jour tous les peuples ne former qu'une seule famille.

Nous avons reçu par le courrier du nord nos liasses de journaux du Hâvre du 8 octobre, et de Paris du 7. Nous publions les nouvelles les plus intéressantes qu'ils contiennent, ainsi qu'une lettre datée du 8 octobre que nous adresse notre Correspondant particulier du Hâvre.

Le paquebot *Francis Depau* a apporté à New-York des dates de Paris du 7 octobre. On trouvera sous le titre *extérieur* les détails les plus remarquables.

On assure que le préfet de Lyon a recommencé depuis quelques jours à présenter l'Etat de cette ville comme très alarmant. M. Chégary, procureur du roi à Lyon, qui se trouvait à Paris, n'a pas peu contribué à rembrunir de son côté le tableau tracé par M. Gasparin.

On disait que M. Chégary était sur les rangs pour remplacer M. Martin, du nord, à la cour Royale de Paris. Mais le ministre à son candidat tout prêt, c'est M. Chaix-d'Est-Ange, aujourd'hui simple avocat, et défenseur habitué de l'honneur incriminé des membres du cabinet. M. Chaix-d'Est-Ange fut un instant député de l'arrondissement de Rheims, qui ne l'a point réélu. C'est un des membres les plus spirituels du barreau de Paris, mais qui manque l'aplomb et de la tenue nécessaires pour le poste auquel on le destine.

Nous avons annoncé il y a peu de temps l'existence des préparatifs faits par don Miguel pour une prochaine expédition. Ces faits se sont vérifiés; nous pouvons annoncer aujourd'hui qu'on a reçu l'avis positif de l'embarquement à Gênes de l'ex-roi de Portugal, pour une destination inconnue.

L'inauguration de la statue de Corneille devait avoir lieu à Rouen le 19 octobre.

L'impératrice de Russie est arrivée à Berlin le 27 septembre.

Il y a à Paris le frère d'un membre influent de la chambre des procuradorès, qui joue gros jeu à la Bourse, et qui paraît entrer en intimité et presque en une sorte de compte à demi avec la maison Royale, contre laquelle il dirigeait toutes ses opérations dans la première quinzaine de son séjour à Paris.

M. de Toreno a gagné son procès devant la chambre des procuradorès, à qui il a fort bien fait sentir que quand on avait besoin d'emprunter, il ne fallait pas trop mécontenter ses anciens créanciers: l'emprunt Guebhard a été sacrifié aux principes politiques que les cortès étaient en droit d'invoquer; mais, au lieu de payer moitié seulement de la totalité des créances, on paiera deux tiers des créances, tant royales que constitutionnelles, autres que l'emprunt Guebhard; on voit que cela revient à peu près au même quant au crédit futur du gouvernement espagnol; c'est une transaction entre ses principes et ses besoins.

Les opinions de Danemark sont plus libérales qu'on ne s'y était attendu, et le parti absolutiste d'Allemagne commence à s'en inquiéter.

Rien de nouveau, ni en Orient, ni en Grèce, ni en Irlande; pas plus d'un bout de l'Europe à l'autre, excepté cette tempête dans un verre d'eau qu'on appelle la guerre civile de Biscaye et de Navarre, dernière consolation du légitimisme, dernier soupir de la royauté féodale et du fanatisme catholique.

Nous apprenons par des nouvelles de Bayonne du 2 oct. qu'on attendait avec anxiété l'acceptation par Mina du commandement qui lui a été déféré. Les rapports du théâtre de guerre sont défavorables, mais toutes les tentatives du côté de l'Ebre ont failli. On parle beaucoup d'un nouveau remaniement du ministère. On dit que le général Alava doit avoir le département de la guerre, et M. Gil de la Cuadra, ou M. Arguelles, celui de l'intérieur. Ces bruits ne sont pas tout-à-fait sans fondement, mais il est probable qu'on doit plutôt s'attendre à un changement de mesures qu'à un changement d'hommes, c'est-à-dire à une marche plus décidée vers ce qu'on appelle dans le pays l'œuvre de sa régénération. Le parti libéral ne poussera pas beaucoup plus loin ses vues; mais à moins que le ministère ne s'identifie sincèrement avec la partie raisonnable des libéraux, qui est la plus nombreuse, il lui sera difficile de prévenir une commotion.

On donne comme positif que les troupes de la reine ont attaqué les carlistes près d'Almandaz, et que ceux-ci ont été mis en déroute et serrés de près dans leur fuite.

Une lettre de Madrid dit que le gouvernement a découvert dans cette capitale une conspiration carliste, dont environ deux mille confédérés bien armés faisaient partie. Plusieurs personnes ont été arrêtées, mais la tranquillité n'a pas été troublée.

Le *Vapeur* de Barcelonne du 23 Sept. dit que l'ex-général Romagosa et le Recteur de Selma ont été fusillés. Don Ramon Gual, qui les avait cachés chez lui, a été fusillé aussi.

Le 29 septembre *la tour d'Avignon, connue sous le nom de la Vice Gerence*, est tombée avec un bruit terrible; elle était antérieure au palais des papes, et depuis long-temps elle était fort détériorée.

Le cholera fait d'affreux ravages à Nykoping, en Suède; aux dernières dates, il mourait 15 personnes sur cent. Des familles entières ont été moissonnées.

Correspondance particulière de l'Abeille.

Havre, 8 Octobre 1834.

Monsieur l'Editeur,

La scène politique vient d'éprouver depuis quelques jours des changemens qui l'ont rendue un peu plus intéressante sans toutefois déranger en rien le calme plat dans lequel nous sommes ensevelis. Don Pedro vient de mourir d'une hydropisie de poitrine, ainsi l'annoncent les nouvelles officielles; peut-être en opérant une ponction tardive sur le cadavre de l'ex-regent découvrirait-on en lui les germes de la maladie à laquelle, il y a huit ans, succomba Alexandre Ier. à Cangarock; de celle qui sous le nom de cholera morbus emportait le grand-duc Constantin, et le maréchal Diebitch, arrêté trop longtemps, au gré des caprices moscovites, devant les murs de Varsovie rebelle. Ce n'est pas le lieu de nous appesantir ici sur les possibilités d'une vengeance sacerdotale, dans un pays où un corps naguères puissant et respecté se trouve spolié de ses richesses et de son influence: on sait que la haine monastique ne pardonne jamais.

Les conséquences de cet événement n'en doivent pas moins être heureuses pour le Portugal. Don Pedro, malgré toute la bonne volonté qu'on peut lui supposer, n'avait pas entièrement dépouillé l'empereur du Brésil, et son caractère altier contrastait trop vivement avec les institutions dont il dotait son pays. Aujourd'hui le mariage de sa famille avec un fils de la famille proscrite par la politique de la sainte alliance, et le choix d'un ministre populaire semblent indiquer de la part de sont successeur la détermination d'entrer franchement dans les voies libérales de la constitution.

L'avenir quoiqu'un peu rasséréné n'est pas aussi beau pour l'Espagne: le gouvernement de la reine n'a pas encore osé trancher au vif dans les biens du clergé, et plus il tardera à mettre la main à l'œuvre, plus il rencontrera de difficultés dans son exécution: bien des motifs semblent d'ailleurs l'y engager: la guerre de Navarre et de Biscaye, bien quelle ne soit comme on l'a dit qu'une tempête dans un verre d'eau, *se soutient encore par l'audace et le fanatisme* des moines et des prêtres. Epouvantés par les progrès du système libéral, qui les environne, qui les presse de tous côtés ils viennent se ranger autour de la bannière de l'absolutisme dont ils espèrent la conservation de leurs biens et de leurs pouvoirs, et lui fournissent or, qui doit, suivant leurs calculs, leur donner un jour un immense intérêt. On se demande comment le gouvernement espagnol, obligé pour ainsi dire de mettre ordre à ses affaires pour inspirer de la confiance à ses créanciers, ne va pas puiser dans les coffres des nombreux monastères qui couvrent la surface de l'Espagne les fonds qu'il va mendier à l'étranger; richesses qui lui serviraient à l'anéantissement de la guerre civile en les tournant contre leurs anciens possesseurs. En attendant qu'il s'y détermine, il a commencé par reconnaître ses emprunts; mais cette reconnaissance n'a pu s'étendre jusqu'à l'emprunt Guebhard, et tout en plaignant le sort des malheureux rentiers pour lesquels onze années paraissaient une sanction, sinon légale, du moins suffisante, on ne peut qu'approuver les procuradores de s'être montrés conséquents avec eux-mêmes en désavouant un emprunt contracté par le roi Ferdinand, contre eux-mêmes et contre la constitution.

L'effet qu'a produit ce désaveu en France, est terrible, et cependant l'indignation éclate encore plus que la douleur de ceux qui sont ruinés: on se plaint à grands cris, et par malheur les faits justifient la rumeur publique, qu'un homme placé à la tête des affaires et que la direction des télégraphes met à même de profiter des nouvelles bonnes ou mauvaises qui nous viennent des *Pyrénées*, ait abusé de l'immense avantage de sa position pour réaliser sans pudeur et sans délicatesse des bénéfices que lui assurait cette connaissance anticipée; les journaux ministériels ont de leur mieux défendu la réputation de M. Thiers; pour nous, qui sommes placés trop loin de ces tripotages pour nous faire une opinion sur les lieux, et qui n'avons pour en juger que les journaux de Paris, nous ne pouvons que joindre notre blâme à ce vol public, qui n'a pas été assez hautement démenti, pour laver l'honneur du ministre. A ces plaintes viennent se joindre celles des détenus politiques: ce n'était pas assez de les entasser depuis six mois dans les prisons pour attendre l'instruction d'un inextricable procès: il faut encore que ces malheureux prisonniers expient le ridicule dont s'est couvert le gouvernement dans cette malencontreuse affaire. Quelque soient les motifs qui ont provoqué les violences dont on les accable, ils ne peuvent que flétrir le pouvoir assez injuste, assez tyrannique pour forcer les détenus à se laisser mourir de faim plutôt que de subir d'affreuses humiliations. Qui donc nous délivrera des rois citoyens, et des gouvernemens à bon marché, et des télégraphes, et des pôts de vin? O France, France, quand cesseras-tu d'être le jouet de pareilles déceptions.

Agréez, Monsieur l'Editeur, &c.

C. E. . . du Hâvre.

DISCOURS prononcé par le juge Watts à l'assemblée tenue pour établir un chemin à coulisses de la Nouvelle-Orléans à Nashville.

Mr. le Président et vous mes Concitoyens:

Le sujet qui nous rassemble et qui est proposé aujourd'hui à nos délibérations, est d'une grande importance sous quelque point de vue qu'il s'offre à nos regards. C'est parce qu'ils étaient profondément pénétrés de cette importance, et de la nécessité de s'occuper promptement de la discussion mûre et réfléchie de cet objet, que les signataires de l'avis ont pris la responsabilité de convoquer la présente assemblée.

L'attention publique vient d'être fortement appelée à examiner l'avantage d'une communication prompte et facile entre les différents points de notre pays. De toutes parts, nous apprenons les efforts de nos confédérés pour pénétrer au-delà des montagnes, envahir les états où sont situés les affluents et les sources de notre immense fleuve, et établir une prompte communication avec ces vastes contrées. New-York se propose de tourner notre flanc gauche, à l'aide de sa rivière, de ses canaux, de ses lacs, et de ses chemins à coulisses. La Pennsylvanie et le Maryland veulent enfoncer notre corps de bataille, et dans cette entreprise, ils dirigent des charges hardies sur des montagnes hautes comme les alpes. La Géorgie elle-même veut profiter d'un chemin qui lui offre la nature pour s'introduire dans le paradis de l'occident. La Louisiane orgueilleuse de sa situation à l'embouchure du père des fleuves, riche des dons de la nature, se repose en sécurité au sein de l'indolence et de l'apathie.

Mes chers concitoyens, s'il ne s'agissait que de nous opposer au succès des efforts de ceux qui cherchent à enlever à notre état et à notre ville une partie du commerce que les avantages de notre position semblent nous assurer, je n'éprouverais moi-même que peu de jalousie au sujet de leurs entreprises; je sourirais à leurs efforts impuissans pour changer la nature. Mais le sujet nous offre un aspect bien différent et qui n'est pas à négliger.

C'est un devoir que nous avons à remplir envers nous-mêmes, c'est un grand acte de justice que nous devons aux états de l'Ouest, dont cette ville est l'entrepôt, de mettre à profit tous les avantages que notre position assure à ces états de l'ouest et à la Louisiane.

Nos esprits se sont familiarisés avec tous ces projets que je ne peux m'empêcher de regarder comme extravagans; je les appelle extravagans, non seulement par leur grandeur mais encore par l'absence des avantages que leur exécution devra et ne peut cependant offrir. C'est dans cette classe que je range plusieurs plans conçus par certains états pour construire des chemins à coulisses et creuser des canaux, qui pour moi ne sont que des entreprises inutilement tentées pour forcer la nature et recouvrer un commerce perdu.

Il n'y a et ne peut y avoir que deux villes commerçantes dans les Etats Unis, New-York sur l'océan atlantique, et la Nouvelle-Orléans sur le golfe du Mexique. Notre ville est naturellement l'entrepôt de tous les états dont les rivières se déchargent dans le golfe du Mexique; une route que l'on construirait de Nashville à la Nouvelle Orléans suivrait le cours indiqué par la nature et le commerce.

Je sais que vous connaissez tous bien la topographie générale de notre pays, mais peut-être que personne ne l'a suffisamment examinée en détail pour comprendre comment on pourrait pratiquer le chemin à coulisses dont il s'agit. En jetant les yeux sur la carte, et en invoquant l'expérience de plusieurs personnes parmi vous il vous sera facile de voir que le Mississipi et la rivière aux Perles ont un cours parallèle entre eux dans un espace de deux cents milles. La chaîne qui sépare leurs bassins offre un terrain élevé, sur lequel on ne trouve pas de rivières. Au-delà de Jackson, dans l'état du Mississipi, la route passerait à travers l'ancien pays des Chactas qu'on appelle aujourd'hui le nouvel achat. De-là elle atteindrait la rivière du Tennessee plus haut ou plus bas que les écueils du *Muscles*, et finalement Nashville. Je vous demanderai à tous si jamais vous avez entendu parler de montagnes dans cette direction.

On pourrait trouver quelques ravines sur les deux bords de la rivière du Tennessee, mais le pays est généralement plat. J'ai moi-même voyagé à cheval jusqu'à Jackson sur la rivière aux Perles, et je peux vous assurer que j'ai eu de la peine à m'appercevoir si la route montait. Un fait que vous connaissez tous doit nous convaincre de l'exactitude de ce que je viens de vous dire; la direction que je propose pour le chemin à coulisses est précisément celle qu'ont prise en 1815 les troupes du Tennessee, pour s'en retourner dans leur pays après avoir défendu la Nouvelle-Orléans. Vous pouvez facilement concevoir combien il offre de facilité pour un chemin à coulisses, ce terrain sur lequel les troupes du Tennessee qui désiraient ardemment de retourner dans leurs foyers, se sont frayées une route praticable à travers les bois, à l'aide de quelques pionniers qui les précédaient, pourvus des outils les plus communs. Un bataillon de 150 hommes aux ordres des généraux Carroll et Coffee, qui ne précédait que de quelques jours le grand corps d'armée, fut suffisant pour pratiquer une route sur laquelle les charettes, les brancards et les malades passèrent aisément.

Il est un autre fait qui se rapporte à ce que nous disons, et que nous ne devons pas oublier. La poste emploie des diligences pour apporter la malle de Nashville à Jackson sur la rivière aux Perles, et un cheval pour l'apporter de Jackson à Madisonville. L'entrepreneur, pour faire parvenir la malle de la première de ces villes à la dernière, a l'intention de construire au printems prochain dans cette direction, un chemin à ses dépens, par lequel les diligences viendront jusqu'à Madisonville. La malle a souvent été apportée à Madisonville en 91 heures, l'été dernier.

Il y a un autre fait également frappant qui se présente à nos esprits pour les convaincre. Il y a 1300 milles par eau de Nashville à la Nouvelle-Orléans. On s'escrime que la pente est d'un pouce et demi à trois pouces par mille. Si nous comptons trois pouces, Nashville doit être de 75 pieds au dessus de la rivière de Cumberland, est de 4 à 500 pieds au-dessus du niveau de la Nouvelle-Orléans. Il n'y a que 450 milles d'une de ces villes à l'autre par la route militaire, ce qui donne environ un pied de de pente par heure. Une telle difficulté vous fait sans doute sourire. Quand vous auriez deux et trois pieds par mille, les arpenteurs vous diraient que ce terrain offre un niveau praticable pour toutes les opérations de ce genre. Il faut que la pente soit comme elle est en effet très régulière, puisque vous savez que dans l'été le Mississipi a un cours très lent, et qu'on ne saurait trouver de rapides entre la Nouvelle-Orléans et Nashville. La rapidité du courant, que l'on voit au printems, ne se doit qu'à la masse des eaux qui s'écoulent.

En voilà assez pour vous prouver qu'il n'y a pas de grandes difficultés à appréhender dans la nature du pays. C'est une plaine que le Créateur vous a donnée. Vous devez vous en servir, sous peine d'ingratitude. Vous traverserez sans peine la rivière aux Perles près de sa source, vous n'éprouverez pas plus de difficulté pour traverser le Tennessée en haut ou en bas des écueils. Vous devez vous attendre à la coopération des états à travers lesquels la route passera.

On demandera comment atteindre l'autre rive du lac? *Selon moi on pourrait faire remonter la route sur le bord du* Mississipi jusqu'à une certaine distance, et jusqu'au commencement supérieur du lac Maurepas; où si l'on voulait, la route pourrait atteindre de suite en quittant la ville, le lac Pontchartrain, le suivre, traverser la passe de Manchac, entre les lacs Pontchartrain et Maurepas, ou bien elle pourrait se rendre sur les pinières en la faisant traverser jusqu'à Mandivonville; ou bien elle pourrait suivre la route du Chef-Menteur et traverser les Rigolets, en consultant toute fois l'opinion des gens expérimentés. Selon moi la route devrait constamment aller par terre, et éviter tout embarquement. Qu'il nous suffise de savoir que le chemin à coulisses peut passer dans toutes ces différentes directions, et de choisir la meilleure.

Ces vues générales qui ne craignent pas de contradiction, vous prouveront avec quelle facilité on peut construire cette route. Je défie l'homme le plus prudent et le plus timide, qui se donnera comme moi la peine d'examiner ce sujet, de me montrer une seule difficulté réelle. La distance est ce qu'il y a de plus désagréable; vous verrez que les avantages sont si grands que les dépenses de l'entreprise ne sauraient leur être comparées.

Il me semble, mes concitoyens, que je n'ai pas besoin de vous décrire toutes les sources de prospérité que ce chemin *à coulisses ouvrirait à la Louisiane, aux états de l'Ouest*, et au pays fertile qu'il traverserait. Plus nous réfléchissons sur ce sujet, plus nous le discutons, et plus les résultats utiles qu'il nous offre deviennent nombreux et importans. Il y en a quelques uns que vous me permettrez de ne point passer sous silence.

J'estime qu'un tonneau de marchandises sèches, au poids ou à la mesure, vaut $2500; l'assurance sur le fleuve est d'un et demi pour cent, le fret d'un demi pour cent; de sorte que le transport par eau des marchandises sèches coûte $40 par tonneau; il faut douze jours pour le voyage, et le fleuve n'est pas navigable six mois de l'année. Au lieu de 12 jours, par le chemin à coulisses il en faudrait deux. Une machine à vapeur peut aisément traîner 50 chars, chacun portant deux tonneaux et demi; le char gagnerait ainsi 50 piastres par jour, et la machine et tous les chars portant du fret, rapporterait $2500 par jour.

Le fret du coton est de $2 par balle, l'assurance de 1-2 pour cent, un char peut en transporter 10 balles, ainsi un seul char aurait en revenant pour $13 50, et la machine avec un train de 50 chars, produirait $675 par jour.

Je ne puis établir que des conjectures sur la quantité de coton, mais je ne crois pas me hasarder en disant que, trois ans après la confection du chemin à coulisse, en ne considérant que le coton, la machine en aurait transporté 250 mille balles, et à-peu-près l'équivalent de 100 mille balles d'autre fret, ce qui, à $2 par balle, donnerait un produit de 700 mille piastres; le fret en montant, produirait une somme égale, ce qui donnerait un revenu annuel pour le transport des marchandises, de 1 million 400 mille piastres. Les recettes pour le transport des marchandises peuvent s'élever plus haut, mais j'ai la conviction qu'elles ne peuvent être moindres.

Parmi les revenus importans, on doit compter les passagers dont le *nombre serait incalculable*. Le chemin à coulisse pourrait être continué immédiatement jusqu'à Louisville. De Nashville il pourrait se diriger vers ceux qu'on établit maintenant en Virginie, et même au moyen du chemin de Manphis à Baltimore dont le projet vient d'être adopté par la convention du Tennessee, il y aurait une communication directe avec les bords de l'Atlantique.

Ainsi le chemin à coulisse de la Nouvelle Orléans, à Nashville, serait le point où viendraient se concentrer tous les produits qui partiraient de la Nouvelle-Orléans ou qui y arriveraient, que la destination soit pour l'ouest ou pour l'est.

Je ne crois pas exagérer en disant que chaque jour 200 personnes circuleront sur ce chemin, trois ans après qu'il sera achevé; ce qui donnera par an 75,000 personnes.

Ce calcul ne peut paraître étonnant, quand on suit que le chemin de Liverpool voit passer 1300 individus par jour, 450,000 par an; et que notre chemin du lac qui n'est qu'un rendez-vous de plaisirs est fréquenté chaque année par 150,000 personnes.

Un chemin de Nashville à la Nouvelle-Orléans, la métropole de l'ouest, met cette ville en communication avec 8 ou 10 états à *l'ouest des montagnes*, et avec tous les états de la Caroline du Nord situés à l'est de la Caroline du Nord. En supposant que les passagers paient chacun $20, le résultat serait d'un million et demi par an. Si ces calculs étaient soumis à un examen rigoureux, on ne pourrait y trouver rien d'extravagant.

Pour moi, je trouve que, ce qui concerne les passagers est beaucoup au-dessous de la réalité, car le nombre ira toujours croissant. L'invention de l'immortel Fulton qui a tant contribué à la prospérité de notre ville, étant appliquée à l'eau devra lui être bien plus avantageuse quand elle aura *la terre pour appui*.

Je ne m'attacherai pas à faire l'énumération d'une infinité d'autres avantages qui résulteront de l'établissement de ce moyen de communication; tels que la facilité de s'éloigner de la ville au besoin; d'obtenir des approvisionnemens promptement; d'amener des troupes pour la défense de la ville, en cas de guerre ou d'insurrection, &c., je vais parler rapidement des moyens de mettre ce projet à exécution.

La distance étant de 520 milles, on peut estimer la dépense à 6 millions. Un journal dit que les deux chemins à *coulisses de l'Alabama qui ne sont pas encore terminés*, coûtent l'une $5,000 et l'autre $1,500 par mille. Si nous accordons $10,000 par mille, 6 millions suffiront pour couvrir les frais, et en apportant dans la construction des améliorations et de l'économie, cette somme me paraît amplement suffisante.

Le gouvernement des Etats-Unis nous accordera 2 millions—L'état et la ville pourront donner 1 million et demi ou 2 millions, les états voisins et les souscriptions particulières fourniront facilement 2 millions—Si tout cela ne suffit pas pour une entreprise si avantageuse, nous aurons recours aux capitalistes de l'Europe.

Je suppose que le temps nécessaire pour le parachèvement peut être évalué de 4 à 6 ans, du moment où l'on aura commencé. Après ces explications préliminaires, nous arrivons à l'objet plus immédiat de cette assemblée. On propose d'organiser une association pour préparer l'exécution de ce grand et noble ouvrage. Nous désirons la sanction de nos concitoyens pour une entreprise qui intéresse autant la communauté entière.

Tout homme qui a dans le cœur le moindre penchant aux entreprises publiques a été invité à coopérer à cette entreprise. On a l'intention d'examiner et de mesurer tout le pays que doit traverser la route, et de faire dresser les plans et devis, avant qu'il soit dépensé une seule piastre pour la construction. Il faudra 30,000 piastres pour les frais préliminaires d'arpentage, d'estimations d'examens de différentes routes, de devis, de plans, de cartes, &c.

Chaque membre de l'association paiera une action de 100 piastres, qui sera remboursée par la compagnie incorporée.

Les membres de l'association nommeront un comité exécutif, qui sera chargé d'employer des arpenteurs et des ingénieurs, de correspondre avec les gouverneurs des états, d'élaborer les actes d'incorporation nécessaires et d'en obtenir l'adoption, et enfin, de toutes les démarches qu'il faudra faire pour donner l'existence à la compagnie.

Il faudrait que ce comité fût peu nombreux, mais composé d'hommes actifs.

Telle est l'esquisse rapide du plan d'après lequel on propose de créer une compagnie ou corporation, à l'effet d'exécuter cette grande entreprise.

Je vais maintenant, pour conclure, vous lire les résolutions qui vont être soumises à votre approbation; et ensuite, je vous exposerai brièvement les raisons qui doivent vous porter à les adopter.

(Les résolutions furent lues.)

La première résolution exprime simplement votre opinion sur la practicabilité, les avantages et la nature de l'ouvrage comme *entreprise utile, substantielle et profitable*. D'après votre propre connaissance du sujet, et les explications qui vous ont été données, cette résolution recevra indubitablement votre approbation. L'entreprise que nous proposons n'est ni extravagante, ni chimérique, ni irréfléchie, ni spéculative. Nous calculons froidement, mais avec certitude, qu'elle paiera un intérêt modéré pour le capital investi.

Quelque ardent que je sois en faveur des améliorations publiques, j'ai pour maxime et pour règle que l'on ne doit jamais commencer une entreprise, qu'elle soit formée par *le public ou par des individus, si elle ne paie pas un intérêt* raisonnable sur le capital dépensé. Si elle n'offre pas cet intérêt, c'est une dépense d'argent irréfléchie.

L'entreprise que nous proposons est basée sur l'utilité, et elle aura pour résultat la prospérité de notre ville, de notre état et de notre pays.

Les avantages qu'elle doit procurer seront aussi universels que l'air que nous respirons. Mais ne la commencez pas, à moins qu'après un mûr et soigneux examen, vous ne trouviez qu'elle offre au retour raisonnable pour le capital que vous y appliquerez.

La *seconde résolution a pour objet la formation* d'une association, et d'un fonds pour subvenir à l'emploi d'ingénieurs et d'arpenteurs, et défrayer les dépenses accessoires.

Quelques personnes penseront peut-être que nous devrions nous adresser au gouvernement général pour obtenir l'aide du corps du génie.

Nous avons envisagé cette question, et nous sommes d'avis qu'il ne faut pas suivre cette marche.

Les ingénieurs du gouvernement sont occupés sur un grand nombre de points, et notre demande serait sans doute *renvoyée après celles qui sont déjà faites*.

Nous ne savons pas qui l'on chargerait de ce travail. Nous préférons élire des ingénieurs et des arpenteurs de notre choix, qui seront nommés par l'association, directement responsables envers elle, placés sous ses ordres, et se livreront immédiatement à l'accomplissement de leurs devoirs.

Poussons nous mêmes à la roue; nous appellerons Hercule à notre secours quand nous serons réellement dans l'embarras, quand nous aurons besoin de son or; quant au présent, nous suffisons seuls pour y faire face.

Il *serait toujours nécessaire* de former un fonds pour d'autres objets, et les considérations que nous venons de faire valoir nous portent à préférer de completer une somme suffisante pour employer nos propres ingénieurs.

Les autres résolutions s'expliquent assez d'elles mêmes.

Concitoyens, en favorisant cette grande entreprise, je ne sera aucun intérêt personnel; j'ai planté ma tente au milieu de nous pour la vie, et je desire hâter l'élévation et la prospérité de mon pays et de mon état d'adoption.

Les charges et les devoirs publics qui me sont dévolus m'empêchent de prendre part aux travaux spéciaux que nécessitera l'accomplissement de cette entreprise, mais je n'ai pu m'abstenir d'assister à sa naissance.

Je n'ambitionne pas la fortune, mais je vise à la réputation d'avoir été utile pendant ma vie.

J'ambitionne surtout l'honneur d'aider à la création et à l'accomplissement de cette glorieuse entreprise.

Concitoyens, nous sommes républicains, nous aimons nos semblables, nous apprécions leur vie et leur bonheur, nous ne cherchons point la gloire dans des victoires achetées au prix du sang de l'humanité, c'est sur le *temps* et *l'espace* seuls que nous voulons en remporter.

Nos conquêtes sont dans les *arts* et les sciences qui hâtent le bonheur de nos semblables, et plus particulièrement de nos concitoyens. Voilà les victoires qu'étaleront les pages de notre histoire.

Concitoyens, je vous félicite, oui je vous félicite bien sincèrement d'être les premiers à commencer cette entreprise. Je me réjouis que la convention assemblée récemment dans le Tennessee ne nous ait pas prévenus en proposant cette grande amélioration. J'ai tremblé pour l'honneur de notre ville quand j'ai appris la réunion de cette assemblée. Mais il a été sauvé—car, combien aurions nous été *indifférents* à tout ce qu'il y a d'honorable dans l'esprit d'entreprise, de patriotique dans les idées républicaines, et d'utile dans l'amélioration de la condition des citoyens, si notre ville, qui doit en recueillir directement les avantages, eût été privée de l'honneur de donner naissance à cette grande entreprise.

Permettez moi de conclure par une autre observation. Ceux qui croiraient ce travail trop ardu pour la Louisiane, se tromperaient grandement sur les moyens et les ressources, le rang et l'attitude de cet état. Nous recevrons quelque assistance des états voisins, mais la Louisiane *suffit seule à l'entreprise*. La Louisiane est plus haut placée que ses propres citoyens ne sont disposés à le croire. Dans tous les états de l'Union, dans les conseils fédéraux, et en Europe, la Louisiane tient un rang élevé par la fertilité de son sol, la valeur de ses produits et l'étendue de son commerce. Son majestueux fleuve l'emporte sur toutes les rivières des autres états.

Concitoyens, élevez-vous à la hauteur du rang et de l'attitude de notre état et de notre ville dans l'Union, et soyez assurés qu'aucune entreprise d'une utilité pratique n'est au-dessus des moyens et des ressources de l'état.

Puissent nos délibérations avoir un résultat prospère pour notre bien-aimé pays, et honorable et profitable pour nous mêmes.

LES ETATS-UNIS ET LE BRESIL.

L'*Aurora Fluminense* de Rio Janeiro du 22 août, publie l'article suivant: d'après lequel il paraîtrait qu'une union politique entre ce pays et l'empire du Brésil est projetée par une partie de cette dernière contrée ou du moins par quelques individus. Un projet de la sorte a été conçu il y a quelques années, comme nos lecteurs pourront se le rappeler par la république de l'Amérique centrale, mais il a été rejeté. Le même résultat aura lieu probablement dans la circonstance actuelle, si la proposition en était réellement faite, ce que nous ne croyons pas possible.

Nous n'avons eu aucune preuve d'une telle intention, si ce n'est celle qui résulte de la motion de Messrs. Franca, mais cette motion n'a été appuyée que par un petit nombre d'individus.

Rio Janeiro.—Le bill suivant a été proposé à la chambre des députés, et motion a été faite pour qu'il fût pris immédiatement en considération, cette motion a été rejetée. Nous ne croyons point nécessaire d'y ajouter aucun commentaire, attendu que nous publions le bill dans la véritable forme sous laquelle il a été présenté par les députés Franca.

Décret de l'Assemblée Générale.

Art. 1. L'empire du Brésil et les Etats Unis d'Amérique formeront une union pour leur mutuelle défense contre les agressions étrangères et pour leur avantage commun en matière d'intérêt individuel.

Art. 2. Les deux nations s'assisteront l'une l'autre de toutes leurs forces contre toute attaque hostile, et fourniront annuellement pour cet objet telles sommes qui seront stipulées par les deux puissances.

Art. 3. Chacune des deux nations aura des représentans à l'assemblée nationale de l'autre.

Art. 4. Les produits de chacune des deux nations seront reçus dans les ports de l'autre sur le même pied que les siens propres et seront exempts de toute imposition étrangère.

Art. 5. Les deux nations s'aideront réciproquement en établissant entre elles des rapports pour les découvertes utiles, pour les arts, et pour les produits qui peuvent maintenant appartenir à l'une ou l'autre.

Art. 6. Les citoyens de chacune des deux nations jouiront dans le territoire de l'autre de tous les privilèges accordés aux indigènes.

Art. 7. Les questions de droit qui pourront s'élever entre les citoyens des deux nations seront décidées soit par le consentement mutuel, soit par arbitrage ou par un juré composé d'un nombre égal de citoyens des deux nations.

Art. 8. Les deux nations s'obligent de s'aider réciproquement pour le maintien d'une forme de gouvernement national et pour repousser tous les dangers qui pourront menacer leurs améliorations morales et physiques.

Art. 9. Le gouvernement du Brésil fera tous ses efforts pour négocier un traité d'alliance à ce sujet, lequel sera permanent.

Art. 10. Ce traité une fois conclu sera soumis à l'examen et à l'approbation de l'assemblée générale.

Art. 11. Toutes les lois précédentes qui seraient contraires au présent traité sont et demeurent rappelées.

Chambre des Députés, 18 août 1834.

(Signé) C. T. FANCA,
A. T. FRANCA,
E. T. FRANCA.

EXTERIEUR.

ANGLETERRE,

Londres, 2 octobre.—La Gazette de Berlin du 24 septembre rapporte que la petite ville prussienne de Futz, dans le district de Marienwerder a [illegible] entièrement consumée par un terrible incendie, dans [illegible] et une personne a péri, et trente autres h[illegible] été brûlées au point que leur vie est en danger[illegible] ville contenait mille habitans, qui n'ont pu échap[illegible] leur vie, tous leurs biens et états étant dev[illegible] proie des flammes. Le même journal ajoute qu[illegible] ville fortifiée d'Osnabery, capitale du palatinat d[illegible] maisons et dix maisons ont été brûlées, mais il [illegible] campagne que ce dernier malheur est l'e[illegible] incendiaires. L... gouvernement a lancé une proclamation pour offrir une récompense à ceux qui en découvriraient les auteurs. De fortes patrouilles militaires parcourent les rues toutes les nuits, et les édifices royaux sont placés sous la surveillance de la garde civique.

Paris 6 octobre.—Nous avons reçu hier la dépêche télégraphique suivante de Bayonne, datée de Madrid 30 septembre.

L'ambassadeur de France à la cour d'Espagne, au ministre des affaires étrangères.

La chambre des procuradores, dans sa séance d'aujourd'hui, a, contre la recommendation de son comité, divisé la dette en active et passive; deux tiers de cette dette figurent dans l'actif, et un tiers dans le passif.

Une dépêche télégraphique de Bayonne, reçue samedi, annonce que l'on attendait sous peu à Pampelune un renfort de dix mille hommes, composé de trois bataillons et de deux régimens de la garde royale.

Bayonne 29 septembre—Nous apprenons d'une source respectable, que les troupes de la reine ont attaqué les carlistes bien près de la ville d'Ulmandez, et que les derniers ont été mis en déroute et poursuivis de près. Les troupes de la reine ont fait des prisonniers. Mais d'un autre côté les affaires de la reine se soutenaient mal à Elisondo. Les insurgés maîtres du moulin, menaçaient de s'emparer avec *quatre bataillons de la place dont les fortifications n'étaient* pas achevées, et qui ne contenait d'ailleurs qu'une faible garnison. Les troupes de la reine, privées du moulin étaient en danger de manquer de vivres, et la garnison désespérée, semblait disposée à faire une sortie, au risque d'être écrasée par la supériorité du nombre des ennemis. Dans ce moment critique, le général Cordova, qui avait déjà rendu des services signalés à la cause nationale, se montra aux avenues. Il venait du voisinage de Boninda, pour faire lever le blocus d'Elisondo, il traversa avec intrépidité les lieux où Zumala-Carreguy plus fort que lui, *avait établi ses troupes. Ce coup hardi fut couronné du* succès qu'il méritait. Cordova mit les assiégeans dans une déroute complète, prit leurs bagages, leurs armes et leurs provisions. Il fit démolir un édifice qu'ils avaient construit dans le but d'y fabriquer de la poudre à canon. D'un autre côté, le général de la reine, Espartero, qui par sa position devant Bilboa, avait empêché aux carlistes d'entrer dans cette place, dans un temps où elle était absolument dépourvue de moyens de défense, a battu la bande biscayenne de Menyuia le 26 et le 27 de septembre, et en a fait plusieurs prisonniers, entre autres le curé Gurez, *qu'il a fait passer à la commission militaire, mais dont le* jugement n'est pas encore connu. Un des chefs carlistes appelé Castor, à la tête d'un assez fort détachement, avait fait la guerre dans le voisinage de l'Ebre aussi avec des succès divers, et s'était à la fin emparé de la ville de Villacayo. Les troupes de la reine avaient ensuite deux fois attaqué inutilement cette ville, mais comme la troupe de Castor commençait à diminuer, il se détermina d'abandonner cette place et d'éviter de nouveaux combats. Il fit mettre le feu aux quatre coins de la ville, et ramasser son butin pour l'emporter, le 20 septembre, quand Triarte se *montra tout à coup et livra un sanglant combat*.

Tout le butin de Villarcayo fut repris aussi bien que tous les papiers de la junte de Castille. Continuellement poursuivie par la junte de Navarre était retournée à Echalar. Un autre combat s'était engagé dans le voisinage de la Bidassoa, contre 400 insurgés, qui voulaient enlever un convoi de 500,000 francs, dirigé sur Pampelune. Les carlistes furent mis en fuite. Cependant, pour ne plus courir le même risque pendant le reste de la route, le convoi prit le parti de rebrousser chemin, et il est maintenant à Irun d'où il repartira demain matin, accompagné d'une *nombreuse escorte*. Lorenzo a tort de ne pas avoir mis une forte garnison dans la ville de Saldias, dont les environs sont infestés de bandes de carlistes. On nous dit que les insurgés ont repris et brûlé Saldias, mais nous n'en sommes pas trop sûrs; tout déplorable que serait cet accident, sous un point de vue militaire cette ville est fort insignifiante.

Londres, 4 oct—Le lieutenant West, commandant le bâtiment à vapeur African, a débarqué à Falmouth, jeudi avec une malle et les dépêches de Lisbonne. Il a laissé le bâtiment à vapeur Manacles au milieu d'un brouillard *épais. Il est parti de Lisbonne samedi dernier*, et il apporte les détails de la mort de don Pedro. L'African apporte la somme de 1500 livres sterling en souverains.

De la correspondance privée du Times.

Lisbonne, 27 septembre. Un changement marqué pour le mieux, l'avant coureur de la mort dans ces maladies là est devenu sensible à tous les domestiques, de bonne heure ce matin; l'impératrice elle-même avait espoir qu'il allait réchapper. Mais ce n'était pas l'opinion du prince malade lui-même, parceque vers les huit heures du matin il a fait appeler la reine pour lui dire que comme il allait mourir, *il avait une requête à lui faire*, c'était qu'aussitôt qu'il aurait fermé les yeux, elle fit élargir tous les prisonniers détenus pour cause d'opinion politique, ou pour dettes, sans exception, chose qu'elle lui promit d'exécuter; bien fidèlement. Il a retenu l'usage de ses sens jusqu'au dernier moment, et a montré une parfaite résignation au décret de la providence; il semblait heureux de la situation de ses affaires et du rétablissement de la tranquillité en Portugal.

Il demandait non les funérailles d'un roi, mais d'un commandant en chef des armées portugaises, il voulait que *son corps ou du moins son cœur* fut transporté à Oporto, le théâtre de sa gloire. Il paraît que depuis le 28 du mois d'août il pressentait qu'il ne vivrait pas tous le mois de septembre et qu'il mourrait vers le 21. Il a même fait part de ces pensées à cet égard à l'impératrice, à laquelle il avait fait promettre de ne pas le laisser une minute, et de n'avoir qu'elle pour garde malade.

L'impératrice s'est acquittée de ce devoir avec une assiduité exemplaire et consolante pour le malade; ce prince paraît fort regretté par le peuple. Tous les gens respectables qu'on peut rencontrer en ont volontairement pris le deuil.

Le nouveau ministère ne s'est formé que le 24 au soir. Le duc de Palmella est président du conseil des ministres sans porte-feuille; l'évêque de Coimbre a le département de l'intérieur, c'est un ultra libéral qui est président de la chambre des députés. A. Barreto Ferraz, ultra libéral à la justice; J. Da Silva Carvalho, chef du parti ultra libéral, a les finances; le duc de Francia, qu'on croit généralement ultra libéral a la guerre, le comte de Villa Réal, extrêmement modéré, a les affaires étrangères; Agostino Jose Freira ultra libéral a été transféré du département de la guerre à celui de la marine.

Toutes les nominations, excepté celle du comte de Villa Réal, homme fort habile, ont été faites à la suggestion de S. va Carvalho, et ont donné à Lisbonne une satisfaction générale.

GRECE.

Une lettre de Naplia, datée du 3 septembre, nous dit: C'en est fait des rebelles; un seul bataillon a suffi pour anéantir leur armée.

Il est vrai que ce bataillon a mis en usage l'épée et la bayonnette, chose rare en Grèce. Les Palicari Roumeliotes, ont attaqué *les gens de Morée*, leur ont tué 80 hommes, leur en ont blessé 70 et pris 50, et trois étendarts. Nous savons positivement qu'il y a eu un chef de ces bandes arrêté d'arreté.

NECROLOGE.

"Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
"J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère,
"Ainsi s'eclipse pour toujours
"Tout ce qui brille sur la terre."

La Parque cruelle vient de ravir à sa famille et à de nombreux amis *Adèle Arnoult*, vierge pure! Elle fut jusqu'à son heure suprême, le parfait modèle de toutes les vertus. Aussi elle emporte dans la tombe l'estime de tous ceux qui surent le bonheur de la connaître.—*Communiqué.*

COM ERCIAL.

MARCHE' DU HAVRE du 7 octobre.

Cotons.—Il y a peu de demandes pour les cotons des E.-U. à cours soie; les prix sont les mêmes que ceux cotés pour la semaine dernière. Mais les cotons du Brésil ont été achetés largement à un prix qui excède de 3 centimes, ceux cotés précédemment.

Les ventes depuis les dernières annoncées ont été de 3282 balles; savoir: 533 Louisiane, de 120 f. à 140; 767 de Upland Mobile, Alabama et Tennessee, de 105 f. à 121; 1634 à Fernanbouc de 165 f. à 175; 307 de Bahia de 155 à 150 f., et 21 de Guadaloupe à 165 f. tous droits payés.

Les arrivages nous portent 1913 balles des Etats-Unis, reçues de New-York.

Existences au 30 sept. 1834,	27773 b. des quelles	24702 B. S.
Arrivage jusqu'au 5 oct.	1513 „	1513
	29826	26215
Ventes jusqu'au 6 oct.	2727	955
Existences au 6 oct.	[illegible]559	25260

Ventes du 6 octobre.

30 balles	Fernambouc	175	francs.
66	do do	170	do
160	do do	170	do
60	do do	170	do
10	do do	170	do
17	do Bahia,	159	do
21	do Guadeloupe,	165	dd
25	do Louisiane	140	do
30	do Georgie C. S.	125	dd

Ventes, du 4 octobre.

160 balles	Fernanbouc	fr. 170
100 do	do	170
65 do	do	170
60 do	do	170
50 do	do	170
29 do	do	170
25 do	do	170
83 do	do	167 50
66 do	do	165
43 do	do	163
30 do	do	[illegible]
16 do	Bahia	160
50 do	Louisiane	132
50 do	Georgie C. S.	131
47 do	do	129
9 do	do	122
59 do	Virginie	118
12 do	Tennessee	115
50 do	do	113

1014 balles.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

PARTIS.

Brick Louisa, Delgado, Matanzas.
Brick America, Williams, Charleston (SC) J A Barelli
Galvin, Buyo & co.
Goëlette Brazoria, Rowland, Brazoria E W Gregory
Bat a vap Tobacco Plant, Vaught, Nashville

ARRIVES

Bateaux de remorque Feliciana et Post Boy, avec le Navire Jersey, qui était échoué à l'habitation [illegible]kinson.
Barque Poacher, 22 jours de Providence.
Brick Harriet, Collin, 50 jours de Breme.
Brick George, Wise, 22 jours de Boston.
Navire Orient, Lombard, 13 jours de Boston.
Bat a vap Bunker Hill, Tufts, des Natchez.
Bat a vap Mountaineer, Kimber, Louisville.
Bat a vap Missouri, Pointe Chicot.
Bat a vap Bonita, Fuch, du Fort Adams.
Bat a vap Kentuckian, Buckner, de Vicksburg.

VENTES A L'ENCAN.

PAR FERNANDEZ & WHITING.

IL sera vendu, aujourd'hui lundi, 24 novembre, à etre vendu à leur encan de la rue St. Louis, une quantité de marchandises, consistant en 2 caisses de chaussons de laine cotonnades, coton rayé, coton brun, chapeaux, bottes, souliers, brodé[illegible], et une quantité de linges faits.
24 nov

PAR J B BLACHE.

IL sera vendu lundi, 24 courant, à 10 heures, au magasin d'encan, d'ordre et sous l'inspection des gardiens du port, pour compte de qui il appartiendra,
Une balle de Coton importée et avariée à bord du navire Lotus, capt. Watts, venant de New-York. 22 nov.

PAR J B BLACHE.

IL sera vendu lundi, 24 du courant, à 4 heures de l'après midi, sur la Levée, vis à vis la rue Conti, débarquant du brick Massachusetts, venant de Malaga, 400 barils Vin de Malaga, sec et doux; 200 demi barils do. do.
Conditions, à la vente. 22 nov

Théâtre d'Orléans.

MARDI, 25 NOVEMBRE 1834.

FIORELLA,

Opéra comique en trois actes, de M. Scribe, musique de M. Auber.—DISTRIBUTION:

Albert, MM. Heymann.
Rodolphe, Delaroix.
Piétro, Bailly.
Arpaus, St. Victor.
Fiorella, Mmes. Millot.
Jechine, St. Clair.

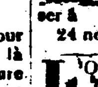
Suivi de

LES VIEUX PECHES,

Comédie vaudeville en un acte, de MM. Mélesville et P. Duport.—Distribution:

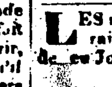
M. Girard, MM. St. Victor.
Oscar, Deteroix.
Hilarion, Alfred.
Un notaire, Eugène.
La Marquise de Champagnolles, Mmes. A. Girardot.
Ninette, Millet.

POUR TAMPICO.



La goelette A L CREOLE doublée et chevillée en cuivre, capit. Guin, partira sous peu. Pour fret ou passage, (ayant de bons emménagemens); s'adresser à HARRISON, BROWN & Co,
24 nov 117, rue Royale.

POUR LA HAVANE.



La goelette RAMONCITA, capt. Aleina, ayant tout son chargement prêt, partira mardi, le 25 du courant. Pour passage seulement s'adresser à GARCIA, BUYO & Co.
24 nov No. 34 rue Ste. Anne.

ON demande un cuisinier ou une cuisinière. S'adresser No. 30, rue Toulouse. 24 nov—3

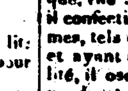
LES soussigné ont, ce jour formé une société sous la raison de *Lambeth & Thompson*, même successeurs de feu John Linton.
W. E. THOMPSON,
W. M. LAMBETH.
Référé à Messrs.
STEPHEN DUNCAN, W. E. CORNER, W. N. MERCER } Natchez.
MM. FORD & MACKHAM, Vicksburg.
Général H. S. SPRIGG, A. P. WILLIAMS } Alexandrie.
Nouvelle-Orléans, le 24 nov. 1834.—[illegible]

PERDU—Hier, vers midi, entre la rue Mi[illegible] et de la Paix et l'encoignure de la rue Toulouse, un petit Portefeuille en marroquin contenant $750 en neuf billets de banque de $50, trois dito de cent, et deux dito de dix, tous des banques de cette ville. Celui qui l'a trouvé, si c'est une personne honnête, est prié de le remettre au bureau de cette feuille, où il lui donnera une récompense libérale. 24 nov—3 P. PASCAL.

600 CAISSES Pélartes; 10 barriques Jonjon, 30 balles Draps de nègres et couvertes de laine, reçues et à vendre par
FERNANDEZ & WHITING,
24 nov rue St. Louis, No. 20.

POISSONS—20 barils Mulets No. 1, à vendre par TOURNE & BECKWITH.
24 nov Nos. 28 et 29, Nouvelle-Levée

BOEUF—70 barils Bœuf, prime, 41 do. mess do, 34 demi barils do., maintenant en débarquement du bateau à vapeur Mountaineer, à vendre par
TOURNE & BECKWITH,
Nos. 28 et 29, Nouvelle-Levée

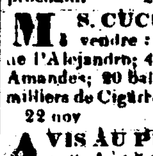


DUPLECHE, cordonnier pour femmes, récemment arrivé de France par le *Talma*, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir son atelier et sa boutique, rue St. Pierre, entre Bourbon et Dauphine, No. ; il confectionne tous les genres de chaussures pour femmes, tels que souliers et brodequins de goût et à la mode; et ayant apporté avec lui des matériaux de première qualité, il ose espérer satisfaire pleinement les personnes qui voudront bien s'adresser à lui. On trouvera toujours à son établissement toute espèce de chaussures faites d'avance et avec le plus grand soin. 24 nov—3

CHEVAL VOLE.

IL a été volé devant la porte du soussigné, rue d'Enghein, encoignure Victoire, un CHEVAL anglais, tout rouge; il est grand et allongé, et n'a point d'étampe. Il a une taie à l'œil droit, la tête busquée; et est âgé d'environ 12 ans. Une récompense de cinq piastres sera donnée à celui qui le ramènera au soussigné, et aucune question ne sera faite.
24 nov—4 JO. [illegible]FOUGUET & L. SERVAN.

CHEVAL EPAVE.



IL a été conduit chez le syndic de la Paroisse d'Orléans un cheval américain, gris de fer, sans étampe.
Une jument canelle, marquée DS sur la cuisse droite, avec son suivant âgé d'environ deux mois.
Si les dits animaux ne sont pas réclamés, ils seront vendus conformément à la loi, sur les lieux, le 24 décembre prochain. 24 nov—3 C. LACOSTE, syndic.

MS. CUCULLU, LAPEYRE & Co., offrent à vendre: 66 sacs café nouveau, en débarquement de l'Alejandro; 450 sacs vieux café en magasin; 20 barils Amandes; 20 balles tabac en feuilles; (Vuelta Abajo); 400 milliers de Cigares de toutes descriptions.
22 nov 27, rue Toulouse.

AVIS AU PUBLIC.—Il a été égaré un bon souscrit pour Adèle Ca[illegible] conçu en ces termes, *bon pour six cents soixante quinze piastres*" (plus ou moins) que je paierai à Jeanne Monnet. Comme le dit bon est perdu, je préviens le public de ne pas le négocier. Un acompte de cent soixante quinze piastres a été déjà reçu à valoir sur le dit bon.
22 nov JEANNE MONNET.

LES créanciers de M. A. V. Boismare sont priés de présenter leurs titres de créances à M. E. Carraby; avant la vente des biens du dit Boismare, afin que les syndics soussignés puissent faire un état exact des dus créanciers.
E. CARRABY, A. SENECAL } Syndics des créanciers de M. A V Boismare.
22 nov—9, 2ms.

200 Sacs de Salpêtre, en débarquement du navire Hercules, et à vendre par
THEODORE NICOLET & Co.
22 nov No. 26 rue Bienville.

COURTEPOINTES françaises de 3 points de Grasse et autres manufactures, récemment reçues et à vendre par THEODORE NICOLET & Co.
22 nov No. 26 rue Bienville.

8 Pipes Eau de Vie française, récemment débarquée et à vendre par THEODORE NICOLET & Co.
22 nov No. 26, rue Bienville.

50 Paniers Vin de Champagne mousseux d'une qualité tout à fait supérieure, de la marque Delamothe, père et fils; 50 caisses vin de Champagne Sillery, 20 caisses vin de Bourgogne vieux et de ferme qualité, (Chambertin, Romanée, Nuits et Corton); 16 paniers vin Chablis et Pouillard, en débarquement du navire [illegible] et à vendre par THEODORE NICOLET & Co.
22 nov No. 26, rue Bienville.

TRAITES sur Paris et New York à vendre par THEODORE NICOLET & Co.
22 nov No. 26, rue Bienville.